

combattre Tippoo et les princes mahrattes, aidés dans leurs préparatifs de guerre et leurs expéditions par les Français que cite cet auteur et qui tous, comme Martin, animés du légitime désir de se créer une position, quittaient la France pour aller dans ces contrées lointaines former les armées des princes indigènes et mettre au service de ceux-ci leur intelligence et leur épée. Ajoutons, pour être simplement juste envers Martin, que combattre les troupes des princes indigènes, qu'elles fussent commandées ou non par des Français, ce n'était point porter les armes contre la France, dont le gouvernement n'avait rien à voir dans les démêlés et les luttes de la Compagnie anglaise avec les Hindous.

La générosité de Martin était proverbiale; sa droiture lui faisait traiter tous ceux qui l'approchaient, ses serviteurs, ses esclaves, avec une justice et une bonté dont l'exemple, mieux que toutes les théories humanitaires, devait apporter chez ces populations de mœurs si différentes des nôtres la civilisation dans ce qu'elle a de plus utile et de plus noble. Il aimait et cultivait la physique expérimentale, et l'on raconte à ce sujet qu'il répéta en présence du nabab les expériences aérostatiques de Montgolfier. Le prince, enchanté de ces merveilles, lui ordonna de construire pour une nouvelle épreuve un ballon dont la nacelle contiendrait vingt personnes. Si désireux qu'il pût être de plaire à son royal protecteur, Martin lui fit sentir le danger d'une telle ascension pour ceux qui seraient ainsi emportés dans les airs. « Qu'est-ce que vingt hommes de plus ou de moins? répondit le nabab; qu'une pareille misère ne vous arrête pas. » Cette « misère » cependant fut justement ce qui l'arrêta. Martin, qui savait apprécier ce que vaut la vie des hommes et qui avait l'amour de son semblable, qu'il fût esclave ou libre, éluda